

(VIII^e ANNÉE.)

N^o XXIV.—TOME XVI. 185

30 AVRIL 1829.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES DE LONGCHAMPS.

SUR des chapeaux en paille de riz ou en crêpe blanc, un seul gros pavot, placé sur un côté de la forme, est un joli ornement. On en voit aussi sur lesquels est attachée une branche de feuillage de bruyère qui s'échappe d'une grosse rose. Les garnitures en rubans sont séparées en deux nœuds,

dont l'un, très-fourni, se place au haut d'un des côtés de la forme, et l'autre, n'ayant que deux coques, se trouve attaché sur la passe du côté opposé. On garnit l'intérieur de la passe de nœuds, de blondes ou de rubans découpés en feuillage. Quelques brides, attachées sur la forme, passent dans des entailles faites de chaque côté de la passe, et se nouent sous le menton.

— Quelques chapeaux sont garnis d'une blonde qui traverse le devant de la forme, et est soutenue par des branches de fleurs; elle s'arrête, de chaque côté de la passe, sous l'entaille par où traversent les brides.

— Parmi plusieurs chapeaux qui ont été très-bien portés, nous citerons une paille blanche doublée de crêpe bleu et ornée de cinq plumes moitié bleues et couleur paille.

— Un chapeau de crêpe rose entouré d'une haute blonde. D'un nœud de rubans de gaze s'échappait une longue branche de bruyère qui tombait en saule sur la passe.

— Plusieurs chapeaux de crêpe ou de gros de Naples vaporeux, dont les uns étaient ornés de fleurs et de rubans bleus, les autres de rubans de la même nuance et de fleurs rouges.

— Les franges sont les garnitures les plus à la mode, les plus jolies, les plus nombreuses; elles s'appliquent aux étoffes de soie, de laine, de fil; celle au-dessus de l'ourlet est très-fournie et plus haute que celles qui entourent les pélerines.

— Presque tous les corsages sont unis; on n'en porte plus qui forment la pointe. Les robes habillées ont des draperies devant la poitrine.

— On voit beaucoup de canezouts blancs brodés en laine de couleur, portés avec un jupon de gros de Naples de la couleur des broderies.

— Beaucoup de jokeys sont remplacés par des garnitures en tulle ou mousseline qui tombent presque jusqu'aux coudes. Il paraît que cet ornement sera un des luxes de cet été, et que ces garnitures, qu'on pourrait plutôt appeler une seconde paire de manches, seront très-riches de broderies et d'enjolivemens.

— On brode aussi, en laine de couleur, des écharpes en mousseline des Indes et des mouchoirs de poche dont les coins représentent des dessins turcs.

— Les bottines seront la chaussure en vogue. On en voit en gros de Naples de toutes nuances. Les bas de fil d'Écosse sont les seuls qui se portent maintenant. Toujours les souliers carrés, sans nœuds et quelquefois sans cothurne.

— Les écrins aux bracelets s'ouvrent de moins en moins, et tout fait présumer que cet ornement va tomber dans la défaveur. Il est remplacé par le goût des manchettes dont la progression s'accroît en proportion. On en voit en batiste plissée pour le matin, en broderie pour le jour et en dentelle pour le soir. Quelques-unes forment une pointe qui remonte sur la manche et est entourée d'une ruche ou d'une dentelle. D'autres ont exactement la forme d'un poignet de la hauteur d'un bracelet, sont ornées de broderies et entourées d'un ou des deux côtés par une garniture.

— Les châtelaines paraissent devoir être portées tout l'été. Les plus distinguées sont en émail. Elles s'assortissent à la chaîne du cou.

— Le terme de la durée d'un cachemire est reculé maintenant d'une manière indéfinie, grâce aux succès merveilleux obtenus par la maison du *Grand St.-Maurice*, rue du Roule, n° 21, près le Pont-Neuf. Le cachemire dans le plus mauvais état est réparé, repris invisiblement, et au besoin reteint dans le fond seulement, de manière à pouvoir faire le service d'un neuf. Nous recommandons cette ancienne maison à nos abonnées, et les engageons à se convaincre par elles-mêmes que cette métamorphose est possible.

— Le nouveau genre de corsets, créé par M^{me} Cléménçon, vient d'acquiescer entre ses mains son dernier degré de perfection; il se recommande aux dames par sa forme élégante et par l'avantage de mettre à l'aise même les personnes les plus délicates; il donne de l'agrément à la taille, l'arrondit parfaitement et la rend svelte; il développe les formes, place naturellement les seins, n'en rompt pas les fibres, et les dessine avec grâce; il rend les hanches plus ou moins saillantes, selon la volonté, et, se terminant en pointe sur le devant, a le grand avantage d'effacer le ventre presque en entier: d'ailleurs, il coïncide avec la forme des robes généralement adoptées, dites à la *Marie Stuart*. Ces corsets, qui n'ont pas, comme les anciens, l'inconvénient de former des plis, seront désormais indispensables aux personnes qui voudront être bien

habillées. Rien n'est négligé, soit pour la qualité de l'étoffe, soit pour la confection, dont la bonne et exacte adaptation est garantie.

M^{me} Clémengon indique aussi les soins à prendre pour conserver les corsets, et être toujours bien lacée et bien busquée.

Sa demeure est rue du Port-Mahon, n° 8.

UN NOUVEAU VILLAGE.

Que de gens aiment à visiter les ruines, s'extasient sur une tour démolie par le tems, s'enthousiasment à l'aspect des débris d'un camp romain, et vont en tous lieux chercher non ce qui s'y trouve, mais ce qui ne s'y trouve plus. J'aime bien Marius méditant sur les ruines de Carthage, Volnay interrogeant les derniers vestiges des empires; je m'amuse de nos poètes romantiques, toujours placés entre la lune et la pierre renversée d'un vieil édifice; mais il me semble que leur muse devrait chercher à s'acclimater parmi nous, et que les tombeaux, les spectres, les vieux monumens commencent à être un peu usés. Ne conviendrait-il pas de s'occuper du présent? nos regards attachés à l'avenir, présageant son histoire et découvrant, dans les premiers fondemens de nos édifices, le germe de villes et d'empires nouveaux, ne pourraient-ils pas aussi fournir à notre imagination d'agréables rêveries?

Il faut aller dans le midi pour voir des ruines: Nîmes vous offre son éternelle maison carrée, Arles ses débris de tombeaux, et la Provence tout entière ses restes de camp, ses morceaux d'architecture romaine, dont la vue n'est pas sans intérêt. Mais, je l'avoue, j'aime mieux les bonnes figures de la Provence, les jolies femmes d'Arles, le beau ciel des bords de la Méditerranée que toutes les reliques grecques et romaines.

Et d'ailleurs, pourquoi courir si loin? En vérité, les Parisiens sont singuliers; ils ne voient rien dans Paris, à peine connaissent-ils les tours de Notre-Dame et le dôme de Sainte-Geneviève. Ne leur parlez pas de mille choses curieuses offertes à chaque pas à leurs regards, ils n'en ont vu aucune. Nous avons le tems, disent-ils, demain; et demain ils auront





Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2, près le passage de l'Opéra
Modes de Long-champ.

*Capotte de crêpe ornée de fleurs. Robe de Jaconas garnie d'un volant plissé ainsi que le Corset
et les Manches pèlerine en gros de Naples. Des magasins de la belle Anglaise.*

disparu de la vie, laissant à leurs héritiers leur insouciance et leur peu de goût pour les arts. Ils vont à Nîmes, à Tarascon; ils iraient en Égypte voir des antiquités, et ils ne connaissent point les restes du palais de Julien, qui se trouvent dans Paris même.

Il y a aujourd'hui, aux environs de Paris, de charmantes promenades où l'on peut trouver de beaux points de vue, des constructions élégantes, et tout ce que l'on cherche ordinairement à la campagne. Pourquoi ne pas les parcourir, pourquoi n'aimer que les plaisirs lointains, que les spectacles difficiles à observer, pourquoi préférer l'obscurité de nos appartemens de ville à l'air libre et pur des environs?

Je faisais dernièrement toutes ces réflexions en parcourant un des nouveaux villages que la spéculation de quelques capitalistes a créés, comme par enchantement, aux portes de notre grande capitale.

Il était soir; la lune seule éclairait cette scène pittoresque, non point cette lune pâle, cadavéreuse, effrayante, que nos Apollons du jour décrivent dans leurs aimables poésies, mais ce croissant argenté qui, couvrant les toits de ses reflets égaux, prête à la nuit quelque chose de grave et d'imposant.

Après avoir traversé une plaine où quelques maisons éparses indiquaient seules la présence des hommes; comme je croyais me plonger dans la solitude, je me suis trouvé tout à coup au milieu d'une réunion de maisons élégantes, de jardins tracés avec goût, et j'ai vu s'allonger devant moi une rue qui semblait, par le luxe de ses constructions, une succursale de la Chaussée-d'Antin.

Un homme d'un certain âge me parut suivre mes pas, et je pensai qu'il me donnerait quelques renseignemens sur ce site inconnu que j'avais rencontré par hasard. Je m'approchai de lui et lui adressai quelques questions. « Vous êtes à Grenelle, me dit-il, dans ce village improvisé au milieu d'une plaine, et qui doit devenir un des voisinages les plus agréables de Paris, en attendant que les barrières et l'octroi viennent l'embrasser dans leur enceinte dévorante. Ces maisons que vous voyez appartiennent aux premiers fondateurs de cette cité moderne: ils sont venus planter leur tente au milieu de la tribu qu'ils veulent créer: ce sont des banquiers, des hommes d'affaires, des architectes qui viennent ici se délasser le dimanche

des fatigues de la semaine ; en peu d'instans ils parviennent à se dégager de tous les soucis de la ville , de toutes les agitations d'une vie occupée , et trouvent ici quelque repos. Ils composent maintenant à eux seuls presque tout le village. »

Mon homme avait raison. Je ne trouvai pas encore à Grenelle les signes d'une population considérable , mais tout me parut prêt à la recevoir. Les lignes sont tracées , les rues désignées à l'avance , et le tems qui peut seul compléter les institutions des hommes , les progrès toujours croissans de la population , amèneront là tôt ou tard de nombreux habitans qui viendront remplir ces cadres déserts.

Deux monumens principaux témoignent tout l'espoir que les fondateurs ont placé dans l'avenir : c'est une église et un théâtre. Chose assez curieuse , un lieu est ouvert aux fidèles , avant qu'ils soient réunis dans le pays auquel il est consacré ; le spectacle s'est élevé avant que les spectateurs fussent créés. Ainsi la civilisation a fait précéder cette société , non encore formée , de ce qui ne vient d'ordinaire qu'aux sociétés avancées dans la route des perfectionnemens.

Ce serait une carrière piquante pour l'imagination que de présager tout ce qui peut arriver dans cette enceinte encore inoccupée. Qui sait de quels événemens ce lieu peut devenir le théâtre ? Là peut-être s'élèvera quelque homme illustre qui portera bien loin la gloire de son nom : cette chaire évangélique , encore oisive , retentira peut-être des accens d'un Bourdaloue ou d'un Massillon. Ce petit village deviendra peut-être le rendez-vous de la belle société de Paris ; enfermé dans les murs de la capitale , peut-être dans un siècle aura-t-il détrôné la Chaussée-d'Antin , et sera-t-il devenu le séjour de la finance et de la richesse. Qui peut prévoir tout ce que l'avenir renferme. Quand Paris vint placer ses premiers fondemens dans cette *Cité* , aujourd'hui abandonnée , qui pouvait savoir où il s'étendrait et les accroissemens qu'il devait recevoir ? Long-tems ses limites ont été bien étroites : ne doivent-elles pas , dans leur extension progressive , s'emparer de toutes ces petites villes qui deviendront un jour ses plus jolis quartiers , et Grenelle ne sera-t-il pas à son tour surpris dans une des usurpations de nos barrières ?

MÉLANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *La Belle au bois dormant* qui s'est endormie et réveillée, pour la première fois, lundi dernier, au milieu d'unanimes acclamations, est destinée à occasionner plus d'une insomnie aux admirateurs des nom-breuses et brillantes divinités qui peuplent aujourd'hui l'O-lympe de notre Opéra.

M^{lle} Noblet a représenté la belle Iseult avec toute la grâce et la noblesse qui la caractérisent ; mais les honneurs de la soirée sont dus à M^{me} Montessu. Après avoir montré son talent et son intelligence comme mime dans le rôle de la Fée, elle a déployé son étonnante agilité dans le pas original qu'elle a exécuté sous les traits de la vieille Nabote, et jamais elle n'a paru plus sémillante que sous le costume de la marchande qu'elle prend ensuite. Au reste toute l'élite dansante de l'Opéra s'est surpassée dans cette représentation. Ce n'est qu'au troisième acte que M^{lle} Taglioni est venue effleurer la scène ; puis elle a disparu comme une ombre gracieuse, en laissant dans tous les esprits ce vague regret qu'on éprouve de ne pouvoir ressaisir un songe enchanteur. Sa trop courte apparition a été saluée par des applaudissemens prolongés dans toutes les parties de la salle.

L'élégance et le bon goût des costumes répondent à la magnificence des décors. Le pinceau de M. Cicéri a été prodigue de merveilles. On éprouve un charme tout nouveau à l'aspect de la barque magique, côtoyant des rivages tantôt hérissés de monts âpres, tantôt ornés de paysages délicieux s'échappant et se renouvelant aux yeux du spectateur, comme s'il était emporté lui-même par l'esquif, qui cependant demeure immobile.

L'intérieur de la salle, orné de femmes resplendissantes de beauté et d'atours, n'offrait pas un spectacle moins éblouissant que celui de la cour de la princesse Iseult. Parmi les jolies toilettes, on distinguait beaucoup de robes roses et blanches. Une seule femme avait des manches à l'Amadis ; les autres étaient courtes en forme berret, ou longues à la Mameluck. On voyait force châtelaines et chaînes sur le cou, peu de bracelets, quelques berrets en crêpe rose ornés de plumes ou d'esprits ; plusieurs chapeaux en paille de riz,

forme très-courte des oreilles et placés très en arrière ; les uns étaient garnis de fleurs , d'autres de verdure , les plus élégans de plumes roses ou bleues. Beaucoup de petits bonnets, les uns n'ayant que des coques de rubans entremêlés dans la blonde, les autres à fond en tulle noir, avec des rubans roses découpés en feuillages, formant guirlande sur le devant. On remarquait des robes en satin, et même encore quelques-unes en velours. Beaucoup de femmes étaient coiffées en cheveux, les unes avec des fleurs ou des rubans, d'autres n'avaient aucun ornement que leur peigne placé au sommet de la tête. Les boas dominaient encore, mais on voyait beaucoup d'écharpes blanches.

oooooooooooo

ANNONCES.

— CHARMOTE, Cordonnier pour dames, *rue de la Paix*, n° 9, a l'honneur d'annoncer aux dames qu'il vient d'inventer une forme pour brodequin, qui donne à la chaussure une élégance à laquelle tout ce que l'on a fait jusqu'à ce jour ne peut être comparé. Par cette forme, le pied se trouve saisi dans toute la totalité, de manière à lui donner de la grâce sans le blesser, le corps se trouve dans tout son aplomb, et donne à la démarche la facilité de se développer. Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance se convaincront que rien n'est exagéré; d'ailleurs, si ses promesses ne se trouvaient pas justifiées, il reprendrait la chaussure.

— *Rue Thévenot*, n° 15, à Paris. JOS. DE BERNY blanchit les chapeaux de paille d'Italie et autres, à l'instar de Florence, et par son procédé les remet aussi beaux que neufs, sans altérer ni les pailles, ni la couleur.

Il se charge également du ramaillage.

— Plusieurs Pharmaciens tâchent d'imiter, du mieux qu'ils le peuvent, LE PARAGUAY-ROUX, spécifique contre les maux de dents. Ils appellent leur remède, à réputation toute faite, *Baume du Paraguay*, *Elixir du Paraguay*, *Eau du Paraguay*. Avis aux personnes qui iraient chercher cet odontalgique ailleurs qu'à la pharmacie de MM. Roux et Chais, rue Montmartre, n° 145, inventeurs brevetés pour le PARAGUAY-ROUX.

A ce Numéro est jointe la planche 635.

PARIS.—Imprimerie de DONDEV-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.